

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 11.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 7 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 15 MARS 1877

## AVIS DE L'ADMINISTRATION

Notre agent, M. Ed. Dorion, nous a promis qu'il collecterait durant ce mois tout ce qui nous est dû par nos abonnés de Montréal, et nous espérons que ceux qui nous doivent le mettront en demeure de remplir sa promesse.

Nous prions tous ceux qui sont endettés envers nous pour *L'Opinion Publique* de régler leurs comptes au plus tôt. Nous comptons sur leur bonne volonté pour le succès de l'entreprise que nous avons faite et dont le pays tout entier doit profiter.

Une somme de \$3 est bien faible pour chacun, mais elle représente des milliers de dollars qui nous sont dus par ceux qui reçoivent actuellement notre feuille ou qui l'ont reçue par le passé. Outre le motif de la prime, que nous offrons aux abonnés qui sont en règle, il y a, de plus, celui d'encourager et d'aider le journal, qui a besoin, en ce moment, de toutes ses ressources. C'est aussi le moyen de nous éviter la peine de recourir à des procédés de rigueur qui ne sont pas moins désagréables pour nous que pour nos abonnés.

— Nous croyons devoir répéter l'avis que nous avons déjà donné concernant notre prime pour cette année. Cette prime est expédiée directement de nos bureaux, par la maille, à tous ceux qui y ont droit. Nous faisons exception, toutefois, pour nos abonnés de Québec et d'Ottawa, qui doivent s'adresser à nos agents locaux — ceux de Québec, à M. Etienne Légaré, No. 378, rue Saint-Joseph, Saint-Roch ; ceux d'Ottawa, à M. Jos. E. Lemieux, du département de l'Agriculture.

Vu la rareté de l'argent, nous donnons la prime à tous ceux qui nous feront remise des arrérages et de l'abonnement courant avant le 1er avril prochain. Ainsi, que ceux qui n'ont pas encore mis ordre à leur conscience en nous payant ce qu'ils nous doivent si légitimement, profitent du saint temps du carême et de l'offre libérale que nous leur faisons pour s'acquitter envers nous. Nos abonnés devraient tenir à honneur à ce que nous n'ayons aucune réclamation contre eux lorsque le jour de Pâques arrivera.

## SOMMAIRE

Le nouveau président des Etats-Unis, par A. Gélinas. — Littérature canadienne : "Chroniques" par Hector Fabre, par A. G. — M. Napoléon Legendre, par Auguste Ouard. — Le concert de M. Martel. — Les Canadiens à Paris. — Echos parlementaires, par A. G. — Un pionnier canadien : M. Horace Bélanger. — Le téléphone. — Dialogue littéraire, par Edouard Huot. — Nos gravures : Le "Dunbar" impérial à Delhi. — Le steamer *l'Amérique*. — La commission électorale : La reconstruction des Tuileries ; La station de Torbay. — Revue de la semaine, par A. G. — Choses et autres. — Ça et là. — Le carême. — Poésie : Sur une fleur, par W. Chapman. — Le Sorcier du Mont Graucier (suite). — Le prêtre marié. — Modes parisiennes. — Faits divers. — La loi de faillite. — Nouvelles religieuses. — Nouvelles diverses. — Les mille connaissances utiles, par le Dr. L. Noiret. — Annales du meurtre. — Montalembert et le Père Hyacinthe. — Le suicide. — Les échecs. — Le jeu de dames.

GRAVURES : Horace Bélanger, facteur de la compagnie de la Baie-d'Hudson ; La commission électorale en session secrète, à la chandelle, sur la question de la Louisiane ; Le personnel d'opérateurs télégraphiques à la station de Torbay ; La station de Torbay ; Paris : Les Tuileries telles que restaurées ; Débarquement des passagers du steamer *l'Amérique*, échoué à Long-Branch ; Le bateau-sauveteur qui a servi au débarquement des passagers du steamer *l'Amérique* ; Le "Dunbar" impérial à Delhi.

## LE NOUVEAU PRÉSIDENT DES ETATS-UNIS

La grande iniquité préparée par le parti républicain, aux Etats-Unis, est consommée. M. Rutherford B. Hayes, le candidat de ce parti, a été installé à la Maison Blanche

le 5, et il a pris officiellement possession de la présidence, à la suite de la décision du Congrès adoptant le rapport de la Commission. Cet attentat légal est l'œuvre des huit arbitres républicains. Le Congrès, qui s'était engagé d'avance à accepter la décision du comité, s'est trouvé lié fatalement, et il a été forcé de proclamer MM. Hayes et Hendricks, auquel ce tribunal, délibérément partial et injuste, avait adjugé tous les votes litigieux soumis à son examen. Il en est résulté que les candidats républicains, qui n'avaient que 160 voix au moment de l'ouverture de la session, ont atteint le chiffre de 185, qui leur donne la majorité d'une voix. M. Tilden et M. Wheeler avaient, comme on le sait, 184 voix. Cet événement est un des plus scandaleux et des plus révoltants dans l'histoire que l'histoire aura jamais signalés. C'est le plus flagrant abus des formes légales et constitutionnelles, qui, après une pareille expérience, sont convaincues de pouvoir se prêter à toutes les machinations et à toutes les conspirations. M. Hayes n'est en réalité qu'un usurpateur, un intrus, d'après les principes constitutionnels. Il est l'êlu de la minorité, et il est imposé par une coterie audacieuse à la majorité de la nation, qui le repousse. C'est par ce coup scandaleux que les Américains inaugurent leur second siècle d'existence.

Les démocrates, frustrés et volés, victimes de leur bonne foi et de leur honnêteté, se sont soumis paisiblement, pour la plupart, à l'usurpateur. Ils sacrifient leurs légitimes ambitions à l'intérêt de la nation. C'est un exemple de modération et de patriotisme dont ils ne peuvent manquer de recueillir les fruits plus tard. Quant aux républicains, avec leur cynisme ordinaire, ils ont eu l'effronterie de triompher bruyamment. Ils se sont rüés sur la présidence en triomphateurs. M. Hayes ne s'est pas contenté d'accepter sans hésiter le pouvoir dans de telles conditions, mais il a eu le mauvais goût ou le cynisme de se laisser acclamer et fêter comme un président de bon aloi.

L'inauguration du nouveau magistrat s'est faite solennellement au capitol de Washington, au milieu d'un concours extraordinaire. Dans son discours de circonstance, M. Hayes a fait beaucoup de promesses de réformes, sur lesquelles on ne compte guère. M. Grant en avait fait autant lors de son avènement, et on sait ce qu'il en est advenu.

Les journaux commentent avec passion cet événement. Il y a eu aussi des manifestations violentes parmi la population, dans quelques endroits, mais on n'a constaté de désordre nulle part. Les vaincus sont restés dans les bornes de la légalité. L'acte le plus énergique est celui de la législature du Missouri, qui a protesté solennellement contre l'installation de Hayes. Le jour de cette installation, le pavillon a été abaissé à mi-mât sur la maison d'Etat et le palais de la législature à Saint-Louis. Mais tout cela est bien superflu. Le mal est fait et il est irréparable.

Après réflexion, néanmoins, les démocrates se sont rappelés que tout n'est pas perdu pour eux, puisqu'ils gardent le contrôle de la Chambre des représentants, et qu'ils sont assurés de posséder bientôt celui du Sénat, ce qui leur permettra de contrôler aussi l'administration du nouveau président.

Il n'y aura pas de session extraordinaire

du Congrès, ainsi qu'on l'avait annoncé. M. Hayes a déclaré qu'il ne convoquerait pas les Chambres avant quatre mois.

A. GÉLINAS.

Nous sommes forcés de remettre à un prochain numéro la publication d'une nouvelle biographie envoyée d'Ottawa par M. L. O. David, par suite d'un retard qui nous empêche de pouvoir publier en même temps le portrait du personnage qui fait le sujet de cette biographie.

## LITTÉRATURE CANADIENNE

"CHRONIQUES" PAR HECTOR FABRE

Nous annonçons, il y a quelque temps, la publication prochaine de deux volumes de *Causeries* de M. Hector Fabre. Le premier de ces volumes vient de paraître à Québec.

Nous avons reçu un exemplaire de cet ouvrage. C'est un recueil de *chroniques* publiées à différentes époques, par l'auteur, dans différents journaux. C'est ainsi une réédition, ou une publication en volume, d'écrits qui ont déjà paru. M. Fabre suit l'exemple de MM. Benjamin Sulte, Oscar Dunn, etc., qui viennent de rééditer chacun une série d'articles, de nouvelles, etc., qui ne pouvaient se retrouver que dans les files éparses des journaux des dernières années. Comme le dit M. Dunn au commencement de son ouvrage : *Die ans de journalisme*, c'est un désir légitime pour le journaliste de recueillir ceux de ses articles qui ont eu le plus de valeur ou d'importance, afin de les faire échapper au sort commun des autres, tombés dans l'oubli. L'honorable sénateur journaliste explique lui-même, dans la préface de ce volume de *chroniques*, qu'il a cédé à ce désir, ou plutôt aux sollicitations de ses amis, auxquels le public saura certainement gré de cette heureuse détermination, qui va nous permettre de revoir ces charmantes causeuses et nouvelles.

Nous n'avons pas à apprécier ces écrits, qui ont eu tant de vogue dans le temps. Ils sont déjà connus, comme le talent supérieur de M. Fabre, un des plus brillants écrivains que le Canada ait produits. On l'a répété bien des fois, M. Fabre est un journaliste hors ligne, qui ne le cède pas aux meilleures plumes de la presse française. Il est lui-même le type de l'écrivain parisien, brillant et léger à la fois, gracieux, et toujours correct. Nul ne sait manier mieux que lui, ici, cette belle langue française, qui se prête si bien au jeu des esprits délicats et habiles comme le sien. *L'Écroulement* a publié et publie encore maints articles de cette fine plume dont un seul suffirait à faire la réputation d'un journaliste à Paris, mais qui ne sont remarqués et appréciés chez nous que par un petit nombre.

Le style et l'art littéraire sont des marchandises qui n'ont guère de valeur dans notre jeune pays. Il est bien vrai que la scène n'est pas seulement défavorable par les circonstances et les conditions de notre vie sociale, mais encore par le chiffre restreint de la population. Un public d'un million d'âmes, donnant une proportion de vingt ou vingt-cinq mille lecteurs compétents au plus, ne peut offrir ni une grande renommée ni une grande

gloire à ses écrivains, non plus qu'à ses artistes ou à ses hommes politiques. Mais est-il bien sûr que le Canada, même sur un théâtre si restreint, donne à ses hommes de lettres tout ce qu'il pourrait leur donner, en tenant compte de la situation particulière où nous nous trouvons comme peuple ?

Les préoccupations politiques, qui ont fait trêve un moment, en 1860, pour permettre au mouvement littéraire de cette époque de se produire, semblent avoir complètement repris leur empire depuis une dizaine d'années. Elles absorbent toute l'attention du public, qui est par conséquent détourné des études littéraires. La classe instruite même manifeste, pour tout ce qui touche à la littérature, une apathie et une indifférence qui frisent le mépris. C'est, au reste, un symptôme qui n'est pas particulier à notre pays, et que l'on remarque chez tous les peuples, même les plus raffinés, aux époques agitées et troublées de leur histoire. La littérature ressemble à ces fleurs délicates, qui ne s'ouvrent et s'épanouissent qu'à la chaleur et dans une atmosphère calme, mais qui se ferment et s'étiolent au souffle de la tempête et au bruit de l'orage.

Dans ces conditions, il faut reconnaître un grand mérite à ceux de nos littérateurs qui ont le courage de poursuivre leur œuvre au milieu de la froideur générale. S'ils ne peuvent compter sur un accueil sympathique de la part du grand nombre, ils devraient au moins être assurés de la faveur et de l'encouragement des vrais amis de l'art.

Nous sommes certains que cette faveur et cet encouragement ne feront pas défaut au nouvel ouvrage de M. Fabre, qui est un des princes de notre littérature et dont la réputation est si bien établie auprès de tous les hommes d'esprit.

Nos hommes de lettres semblent s'entendre pour essayer de réveiller la somnolence du public lecteur et amateur, et créer un mouvement de *renaissance* littéraire. Espérons que cet appel trouvera un écho favorable et qu'il recevra une réponse encourageante. Un peu moins de politique et d'affaires, et un peu plus de vie intellectuelle. C'est un fait peu flatteur et peu glorieux pour nous, que nos hommes de profession, qui forment bien en grande partie la classe la plus éclairée de la nation, dédaignent en pratique, sinon en théorie, la littérature. Ils ne lisent guère, pour la plupart, si ce n'est les journaux politiques, et sont absolument indifférents au mouvement littéraire du monde.

M. Fabre annonce que ce volume de *Chroniques* sera suivi prochainement d'un volume de *Causeries*, si cette première entreprise réussit. Nous aimons à croire qu'il y a assez d'hommes de goût parmi nous pour que cette invitation ne tombe pas à plat, et pour que M. Fabre soit bientôt mis en demeure d'exécuter sa promesse.

A. G.

## M. NAPOLÉON LEGENDRE

On a appelé notre siècle un siècle de progrès, et il est certain que l'on travaille plus que jamais au bien-être matériel. Les forges et les usines surgissent de toutes parts ; les voies ferrées entourent le globe de leur ceinture d'airain, et c'est à peine si,